# Traduction professionnelle et traduction pédagogique : le lien de l'enquête

L'un des grands problèmes de l'enseignant de traduction spécialisée exerçant par ailleurs la profession de traducteur consiste non pas tant à établir un lien entre pratique professionnelle et pratique pédagogique, mais plutôt à expliciter ce lien vis-à-vis des étudiants pour leur donner une véritable méthode de traduction applicable aussi bien dans le cadre universitaire que dans un cadre professionnel parallèle (formation en alternance, comme à Paris VII) ou dans la suite de leur activité professionnelle. De ce point de vue, l'article de Gouadec (1991) dans Meta sur la stratégie d'enseignement de la traduction (D. Gouadec, Autrement dire...Pour une redefinition des stratégies de formation des traducteurs, in Meta, vol36, n°4, décembre 1991, pp. 543-557.) pose fort bien le problème du lien entre théorie et pratique dans le cadre des formations à la traduction.

## 1. Les limites des pratiques exemplaires

Nonobstant l'argumentation de Gouadec, on peut fort bien avoir une pratique pédagogique qui établisse un lien avec la pratique professionnelle sans le formaliser. On est alors dans une pédagogie de transmission par reproduction de pratiques exemplaires (lire de façon approfondie, réunir les éléments de contexte cognitif, dégager des axes, se documenter, rechercher la terminologie, prendre du recul par rapport à la forme du texte, reformuler le message en fonction des pratiques langagières de la langue cible dans le respect des niveaux de langue et du style de l'original, relire le message reformulé à l'aide du texte source). D'ailleurs, c'est la démarche suivie par la plupart des professionnels intervenant dans la formation de traducteurs à l'Université. Comme il s'agit d'une méthode éprouvée qui a été appliquée par mes enseignants à ma grande satisfaction lorsque j'étais étudiant en traduction, je ne saurais la condamner. Pourtant, ma triple expérience de traducteur, de réviseur et d'enseignant en traduction m'amène à penser que cette méthode présente des inconvénients de plusieurs ordres :

a) elle est séquentielle ou linéaire ; en d'autres termes, le processus de traduction est vécu comme une série d'étapes, l'accomplissement d'une étape constituant un préalable pour aborder la suivante. Or, l'activité du traducteur professionnel me semble tenir plus d'une approche hypertextuelle que d'une démarche séquentielle (rares sont les professionnels qui peuvent d'ailleurs se vanter d'avoir toujours fait une lecture préalable approfondie des textes qu'ils ont traduits !) ;

b) en raison de ce caractère séquentiel, cette méthode ignore notamment une réalité profonde à laquelle se heurte l'enseignant de traduction, à savoir que le travail de documentation préalable n'est que rarement effectué par les étudiants dans des conditions professionnelles, ce qui se traduit dans le vocabulaire des enseignants par un tonitruant "ils ne savent pas chercher" (qui fait songer au "ils ne savent rien" des enseignants nostalgiques d'une jeunesse passée et oubliée) ;

c) elle ne permet pas la formation d'équipes pédagogiques, dans le sens où les enseignants de spécialités différentes (technique, droit, économie, etc.) appliquent cette pédagogie de reproduction de pratiques en fonction de leur domaine de compétence ; il n'y a dès lors pas équipe, mais juxtaposition de compétences, surtout quand on se trouve en présence de professionnels intervenant en tant que chargés de cours venant faire leur cours, puis repartant à leur travail ou chez eux ensuite, sans autre contact avec le milieu pédagogique.

d) dans la mesure où elle est fondée sur la reproduction des pratiques recommandées par l'enseignant, elle peut constituer, dans un milieu souvent introverti (chez les apprentis traducteurs, mais aussi chez bien des professionnels chevronnés) et éduqué (dressé) dans le respect de la parole de l'enseignant, un obstacle à toute créativité. D'où une inquiétude latente de l'étudiant de ne pas savoir "plaire" à tel ou tel prof et un risque d'adaptation servile du futur traducteur à chaque enseignant, puis à chaque réviseur ou client. Le traducteur au bout du compte risque de voir sa personnalité professionnelle entièrement gommée par souci de trop bien faire.

## 1. Retour à une démarche épistémologique

Ces inconvénients me paraissent suffisamment graves pour renoncer à cette démarche en tant que telle, ce qui ne veut pas dire que je la condamne aux poubelles de la traductologie. Mais y renoncer suppose de la part de l'enseignant une réflexion épistémologique sur le métier de traducteur professionnel. C'est, me semble-t-il, le seul moyen de dépasser la logique d'enseignement centrée sur des projets de traduction prônée par Gouadec (qui a lui-même le grand mérite de chercher ainsi à dépasser une conception incantatoire de la professionnalisation de la traduction). Pour moi, il ne s'agit pas uniquement de méthodologie et de théorie fondée sur des postulats idéologiques, mais bel et bien d'une réflexion sur le métier de traducteur et son insertion dans l'activité humaine.

Tout d'abord, sans faire une étude poussée des différentes théories en présence, il suffit d'en évoquer quelques traits caractéristiques pour se rendre compte qu'elles ne permettent pas à l'enseignant d'en faire un instrument de formation transparent.

Les théories purement linguistiques de la traduction se heurtent plus ou moins frontalement à la question du traitement de l'information et du raisonnement non linguistique dans les textes. Elles la résolvaient autrefois soit en ignorant purement et simplement le problème, soit en recherchant dans la forme linguistique le plus possible d'éléments cognitifs ou logiques. Aujourd'hui, les théories linguistiques reposant sur l'analyse contextuelle s'efforcent de résoudre les aspects cognitifs par le lexique (les références linguistiques aux concepts) ou par la syntaxe (en tant qu'expression de l'enchaînement logique du discours). En dernière analyse, ces théories se heurtent cependant à un écueil incontournable qui relève selon moi non pas de l'enchaînement logique du discours, mais plus simplement du caractère humain et non pas formel de la logique de tout discours (cohérence). On remarquera d'ailleurs sans faire de démagogie que les traducteurs professionnels ne travaillent pas sur la base d'une analyse linguistique du discours. A cet égard, les travaux de Searle sur l'analyse du discours, si intéressant soient-ils et si pragmatiques qu'ils se veuillent, ne correspondent pas à notre pratique.

Les approches comparatistes de la traduction cherchent pour leur part à repérer les points de bascule ou les ponts entre l'expression linguistique en langue de départ et l'expression linguistique en langue d'arrivée. Or, on sait que les points de passage d'une langue à l'autre sont loin d'être identiques aux points de passage d'un raisonnement ou d'une logique à l'autre. Le cas du conférencier cité par Marianne Lederer en donnera une illustration :

Notre conférencier présente des transparents de façon intermittente dans son exposé ; il va donc demander de temps à autre à un opérateur soit d'allumer la lumière, soit de l'éteindre. Dans les deux cas, il dira simplement "lumière s'il-vous-plaît".(M.Lederer, Synecdoque et Traduction, in: D.Séleskovitch, Traduire : les Idées et les Mots, 1976, pp.18-19.) Or, on peut très bien imaginer la même situation en allemand, langue dans laquelle le conférencier dirait "Licht an, bitte" ou "Licht zu, bitte". Dans ces quatre expressions, c'est bien la lumière qui constitue le point de passage comparatiste entre les deux textes. Pourtant, la démarche logico-linguistique n'est pas la même. En allemand, on précisera par une particule séparable si l'on veut allumer ("an") ou si l'on veut éteindre ("zu"), alors que le français considère l'action sur la lumière selon une autre logique. Si la lumière est éteinte, le mot "lumière" ne peut vouloir dire autre chose qu'allumer puisqu'on ne peut pas éteindre une lumière éteinte, et vice versa. C'est donc une approche non linguistique, en fait purement contextuelle, qui permet de décrire la situation. On pourrait multiplier les exemples (la porte s'il vous plaît dans le métro, pour que quelqu'un l'ouvre et vous permette de descendre, ou au contraire dans un magasin pour qu'on la ferme et que l'on empêche ainsi le froid de rentrer).(Notons au passage que les exemples que nous citons ne révèlent pas une particularité propre au français. Toutes les langues peuvent présenter des situations de ce type où la composante non linguistique et purement contexttuelle passe au premier plan.)

Mais là encore, ce qui est déterminant, ce n'est pas la comparaison des modalités d'expression pour le traducteur, mais ce que l'on dirait dans sa langue maternelle en pareille situation pour que le message soit rendu.

Reste une autre approche, séduisante et proche de la réa lité professionnelle, la théorie du sens, développée par D. Seleskovitch. Elle est séduisante et proche de la réalité professionnelle, parce qu'elle définit le processus de traduction autour du triptyque "compréhension, déverbalisation et réexpression" du message en tant que contenu de communication sous une forme linguistique. C'est vrai que le traducteur doit comprendre le message, c'est vrai que les différences de modalités

d'expression selon les langues imposent une réexpression et non pas une transposition pure et simple. Enfin, c'est vrai que le traducteur, face à une difficulté, mais appliquant les pratiques exemplaires de la traduction, va ressentir un déclic à l'occasion duquel le sens du message devient transparent et ce, de façon totalement non verbale. Le problème de cette théorie, c'est que cette déverbalisation qui est censée aboutir au déclic qui jette une passerelle entre compréhension et réexpression, n'est pas définie et ce concept est d'ailleurs en grande partie abandonné par ses inventeurs.

Nous n'avons donc pas trouvé dans ces différentes théories matière à expliciter le lien entre pratique pédagogique et pratique professionnelle. Néanmoins, nous avons dans la théorie du sens comme dans l'approche comparatiste des éléments utiles qui correspondent bel et bien à la pratique professionnelle. Aussi bien le travail sur les différences de modalité d'expression d'une même idée entre les langues que le travail de mobilisation de connaissances et d'informations font partie de notre quotidien. Où se trouve la clé pédagogique de la traduction professionnelle ? En fait, il faut sans doute revenir pour la trouver à ce concept flou de "déverbalisation" pour mieux le décortiquer, lui donner de la substance, le reformuler, le débaptiser et oublier sa forme initiale !

Ayant travaillé sur les problèmes posés par la traduction des œuvres des grands penseurs, je me suis aperçu que l'élément central du discours réside dans sa cohérence logique ; je ne pense pas ici à une logique formelle (propositions vraies ou fausses), ni à une logique unique (la logique cartésienne), mais à la logique propre à une école de pensée, une spécialité, une femme ou un homme, une logique à laquelle le traducteur peut ou non adhérer, peu importe, mais surtout une logique qu'il doit comprendre et dont il doit se saisir pour faire passer le message. Déjà, il s'agit d'un élément qui me paraît omniprésent dans le travail du traducteur, qu'il s'agisse de traduire l'œuvre de Marx ou celle de Freud ou de Friedman, un manuel d'entretien d'une machine à trier les billets ou une étude sur les conséquences fiscales de la mondialisation des marchés financiers dérivés. Ce n'est que lorsque l'on a compris où réside la cohérence logique d'un discours que l'on peut passer efficacement de la compréhension à la réexpression. Je ne dis d'ailleurs pas autre chose que D. Seleskovitch à cet égard :

"Il y a lieu de noter dans le même ordre d'idées qu'en général l'interprète, sachant que l'orateur en sait plus que lui dans le sujet traité, trouve dans ce fait une référence importante qui l'oriente dans son travail de compréhension. Ce qui lui semble incompréhensible, doit néanmoins avoir un sens. Il se refuse, par conséquent, à adopter l'attitude du potache qui, devant une version latine, faute de réfléchir suffisamment, écrit des choses qu'il sait absurdes. L'interprète poursuit son analyse jusqu'à la cohérence. Je me souviens, à ce propos, d'une conférence économique où il avait été dit que la propension des pauvres à la dépense était plus grande que celle des riches. Pour une raison quelconque, le sens de cette idée m'avait échappé et j'y voyais une contradiction que je me refusais néanmoins à accepter : sachant que les participants aux conférences internationales connaissent d'habitude leur sujet et qu'il était peu probable. que l'orateur ait dit une absurdité, je me refusais à la solution de facilité qui consiste à hausser les épaules et à "redire" une stupidité. En cernant le problème dans les limites de la vraisemblance, la notion de relativité s'imposa d'elle-même et malgré l'erreur initiale d'audition ou de compréhension, je réussis par le raisonnement à rétablir le sens de l'idée."D.Seleskovitch,( L'Interprète dans les Conférences internationales, Paris, 1968, pp.64-65. Le problème auquel se heurtait D.Seleskovitch est celui qu'a mis en évidence la courbe d'Engel.

Je suis ainsi parvenu à la conclusion que l'opération intuitivement désignée sous le terme de déverbalisation correspond en fait à la mise en évidence de la logique du discours, c'est-à-dire de son squelette, de son fil directeur, de son fil d'Ariane. Pour autant, je n'ai pas résolu le problème de la pédagogie linéaire de la traduction telle qu'elle est le plus souvent enseignée quelles que soient les références idéologiques du pédagogue. On revient en effet au problème posé par Gouadec. Au nom d'un enseignement de la traduction absolue, on risquerait en mettant l'accent sur l'importance déterminante (le déclic) de la logique du discours, d'occulter tout une série d'opérations qui font partie intégrante de la fonction de traduction (documentation, recherche terminologique, rédaction, etc.). Cela reviendrait dans l'enseignement à privilégier la composante noble par opposition aux composantes périphériques et ce, dans une nouvelle linéarité (logique d'abord, composantes périphériques ensuite).

En l'occurrence, je ne voudrais pas donner à penser que nous allons retomber dans le débat sourcier-cibliste. Je tiens au contraire à en sortir et c'est la raison pour laquelle je ne suivrai ni Durieux (toute traduction est adaptation) ni Gouadec (le projet de traduction prime sur la traduction absolue), pas plus que je ne me désolerai des pertes de la traduction en soupirant "traduttore traditore !" Je pense au contraire que l'on confond beaucoup dans ce débat l'acte de traduction en tant que tel et la pratique de la traduction commandée par un donneur d'ouvrage imposant un cahier des charges. Aucune pédagogie de la traduction ne peut en effet couvrir efficacement tous les cahiers des charges possibles et, à l'inverse, former un traducteur selon quelques cahiers des charges, c'est le promettre à toutes les déconvenues ! S'il est une pédagogie de la traduction, c'est bien celle qui est à la fois

généraliste et spécialisée, en d'autres termes qui structure une méthode générale de traduction et en montre la capacité d'adaptation à travers quelques domaines spécialisés et, dans chacun de ces domaines, à travers quelques cahiers des charges spécifiques. Mon expérience m'a en effet montré que les situations professionnelles ne sont pas toutes régies par un cahier des charges, pas plus que l'on peut faire carrière dans ce métier en ignorant tout des donneurs d'ordre et lecteurs.

**2. Le travail sur la logique**

Il y a deux ans, j'ai commencé mon cours de traduction économique allemand-français à Paris 7 par un texte de l'ancien chancelier allemand, Helmut Schmidt, critiquant la politique monétaire de la Bundesbank. Il s'agissait d'un texte tiré de l'hebdomadaire Die Zeit (dirigé par H. Schmidt), texte long, difficile, faisant appel à des connaissances très précises du Système monétaire européen, de la politique de la Bundesbank et du Traité de Maastricht. Pourtant, il ne s'agissait nullement d'assommer les étudiants, mais de leur soumettre un texte représentatif de l'ensemble des problèmes auxquels se heurte un traducteur dans sa vie professionnelle quel que soit son cahier des charges. Ce texte opposait en effet deux logiques antagoniques, celle du Traité de Maastricht et celle de l'interprétation par la Bundesbank de ce même traité. Toute l'analyse de la construction de ce texte consistait à mettre en évidence la dérive de l'interprétation par les autorités de Francfort vis-à-vis de l'intention du texte du traité. Tout le travail de documentation, de recherche terminologique, d'analyse du contexte tendait donc à rassembler les éléments de ce puzzle pour leur donner leur cohérence d'ensemble.

Or, il s'agit de la démarche fondatrice de la traduction, car comprendre c'est mettre en évidence la cohérence interne au texte spécialisé, qu'il s'agisse de la démonstration brillante de l'ancien chancelier allemand (la Bundesbank au nom de l'impératif de défense de la monnaie prévu par le traité, occulte complètement le fait qu'un alinéa de l'article 104 du traité stipule que le respect des fameux critères de Maastricht doit s'apprécier en tendance et non pas en valeur absolue) ou d'une machine à écosser les petits pois (quels sont les capteurs électroniques qui déclenchent telle ou telle opération et pourquoi sont-ils placés à tel ou tel endroit du processus d'écossage).

Cette opération consiste à redessiner le squelette du texte, à le désincarner. C'est de ce point de vue que j'estime que l'intuition de la déverbalisation est importante, même si j'évite d'utiliser ce terme confus pour lui préférer la notion de travail sur les logiques et cohérences (techniques et linguistiques) du texte.

Considérons par exemple le cas de la traduction du mot américain "arrangements" dans les ouvrages d'un auteur célèbre, tel que l'économiste Milton Friedman. On trouve notamment ce terme dans le titre du chapitre IV de Capitalism and Freedom ("International financial and commercial arrangements"), dans Price Theory ou encore dans Inflation and Unemployment.(M.Friedman, Capitalism and Freedom, Chicago, 1965 ; Price Theory, Chicago, 1976 ; Inflation and Unemployment, Londres, 1977.)

Si l'on procède avec ce terme en considérant que l'analogie de la forme des mots anglais (ou allemands) avec des mots français rend la traduction évidente, nous pouvons aboutir sans aucune peine à la traduction "arrangements=arrangements".

Mais un traducteur soucieux de faire passer en français le message de l'auteur ne peut s'en tenir là. Il ne peut se contenter, comme l'a fait le traducteur de Capitalism and Freedom, de s'en remettre à une équation "arrangements=arrangements" : en effet, on ne peut aboutir ainsi qu'à des formules aussi peu évocatrices que "Arrangements financiers et commerciaux internationaux."(M.Friedman, Capitalisme et Liberté, Paris, 1979, p.77.)

Qui plus est, la comparaison entre un dictionnaire unilingue français (Robert) et un dictionnaire unilingue américain montre qu'une telle équation ne peut revêtir un caractère permanent : en effet, s'il est souvent possible de rendre l'anglais "arrangements" par le français "arrangements", il existe certaines nuances que l'on peut percevoir en comparant les définitions des dictionnaires.

Ainsi, le mot américain "arrangement" prend plus particulièrement le sens de "informal agreement or settlement" lorsqu'il se rapporte à des relations personnelles, mais aussi sociales ou politiques (H.B.Woolf (Ed.), Webster's New Collegiate Dictionary, Springfield (Ma.), 1980, p.62.) alors qu'en français, on parlera d'arrangement à l'amiable de préférence pour des personnes et de compromis en matière de relations sociales ou politiques.

Or, cette nuance doit être prise en compte pour comprendre l'utilisation que Friedman fait du mot "arrangements" dans ses ouvrages. Mais la prise en compte de cette nuance ne suffit pas encore pour traduire, en contexte, ce mot qui, sous la plume de Friedman, renvoie à l'une des grandes idées de l'auteur. Nous allons d'ailleurs le voir dans trois exemples, en essayant de dépasser le stade de la "traduction par évidences linguistiques". Lorsqu'un traducteur se trouve face à un titre de chapitre comme "International Financial and Commercial Arrangements", il commence par lire ce chapitre pour savoir ce dont parle l'auteur.

Dans le cas du chapitre IV de Capitalism and Freedom qui porte ce titre, le traducteur verra que Friedman s'y élève contre les ingérences de l'État dans les affaires monétaires, financières et commerciales à l'échelle internationale, qui, selon lui, ne peuvent qu'entraver le libre jeu des forces du marché.(Cf. M.Friedman, Capitalisme et Liberté, chapitre IV, pp.77-99.)

Dans Inflation and Unemployment, Friedman explique cette fois qu'un pays ayant un faible taux naturel de chômage (notion friedmanienne), n'est pas forcément en bonne santé économique :

"There is a tendency to take it for granted that a high level of recorded unemployment is evidence of inefficient use of resources and conversely. This view is seriously an error. A low level of unemployment can be a sign of a forced-draft econony that is using its resources inefficiently [...]. Or a low natural rate of unemployment may reflect institutional arrangements that inhibit change. A highly static rigid economy may have a fixed place for everyone whereas a dynamic, highly progressive economy, which offers ever-changing opportunities and fosters flexibility, may have a high natural rate of unemployment."(M.Friedman, Inflation and Unemployment, Londres, 1977, p.17..)

Enfin, dans Price Theory, Friedman laisse entendre que certaines conventions économiques et sociales peuvent être des facteurs d'inégalités au sein d'une société :

"Yet I think it goes far enough to demonstrate that one cannot rule out the possibility that a large part of the existing inequality of wealth can be regarded as produced be men to satisfy their tastes and preferences. It suggests that the link between differences in natural endowment or inherited wealth and the realized distribution of wealth or income is less direct and simple than is generally supposed and that many common economic and social arrangements -from the organizational form of economic enterprises to collectively imposed and enforced income and inheritance taxes- can be interpreted as, at least in part, devices for achieving a distribution of wealth in conformity with the tastes and preferences of the members of society." (M.Friedman, Price Theory, Chicago, 1976, pp.277-278.)

Dans ces trois cas, le terme "arrangements" a, sous la plume de Milton Friedman, une connotation péjorative que le mot français "arrangements" ne rend que de façon très atténuée, même si l'on peut penser à la phrase de Balzac "un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès" (P.Robert, Le Petit Robert, p. 124) qui renvoie à l'idée d'un accord conclu en dehors des règles. En fait, dans le cas des trois textes de Friedman, on ne peut se satisfaire de la traduction par le mot français "arrangements" parce que celle-ci ne rend qu'insuffisamment compte du message de l'auteur et de la logique interne au texte, logique qui, projetée à l'échelle de l'œuvre de Friedman, est une logique de type libéral. Dans le cas de Capitalism and Freedom, c'est l'ingérence de l'État dans les affaires économiques internationales qui est condamnée pour entrave au libre-échange. Dans le second exemple, ce sont les structures de protection artificielle de l'emploi qui sont rejetées pour atteinte au dynamisme de l'économie. Dans le troisième, ce sont des conventions communément admises dans nos sociétés qui sont accusées de favoriser une redistribution inégalitaire ou injuste des revenus et de la richesse. Derrière ces condamnations ou ces accusations, il y a en fait l'idée qu'à partir du moment où une société cherche à infléchir le cours des mouvements économiques, elle ne fait en réalité qu'aggraver les choses, comme l'indique d'ailleurs le sous-titre de la traduction française de Capitalism and Freedom :

"Les inconvénients du marché libre, si grands soient--ils, ne sont rien à côté des inconvénients de l'économie dirigée. Le retour au libéralisme économique total est peut-être le véritable progressisme." (in: M.Friedman, Capitalisme et Liberté, op. cit, sous-titre placé sur la couverture de l'ouvrage)

Nous avons renoncé à nous satisfaire de ces évidences linguistiques et leur avons préféré le détour et la discipline imposés par la logique interne au texte et, dans les trois cas, nous avons pu remonter ainsi à l'idée centrale de la pensée libérale, à savoir qu'il ne faut jamais fausser les mécanismes du marché. A partir de là, les termes, mis en rapport logique avec cette idée, prennent tout leur sens et le traducteur peut se dégager de la fascination qu'exerce l'analogie des mots de la langue (angl. "arrangements" / fran. "arrangements") ; il peut alors entrevoir d'autres solutions : ententes, compromis, conventions, structures, peut-être même ingérence de l'État, comme dans le titre du chapitre IV de Capitalism and Freedom qui exige une formule forte introduisant le lecteur à un chapitre condamnant résolument les interventions de l'État et prônant le respect du libre-échange tant à l'intérieur qu'à l'échelle internationale.

Cet instrument que constitue la logique interne au texte peut parfois même éviter au traducteur de voir des contradictions dans un texte où il n'y en a pas. Par exemple, le traducteur peut être étonné de lire dans un article de la presse économique que Wall Street a baissé parce que le ministère américain du Travail vient, dans une période de forte croissance de l'économie, de publier des statistiques faisant apparaître une amélioration de l'emploi. Comme dans l'exemple donné par D. Seleskovitch, le traducteur se doit d'essayer de dépasser la contradiction apparente. Pour cela, il va se replacer dans le contexte, vérifier qui sont les protagonistes et essayer de formuler des hypothèses. Dans le cas présent, les protagonistes sont d'une part les actionnaires des sociétés américaines et d'autre part, des personnes actives qui sortent du chômage pour devenir des salariés. Ensuite, que s'est-il passé ? La baisse de Wall Street, c'est le fait que l'offre d'actions des entreprises à la Bourse est supérieure à la demande, ce qui veut dire que les actionnaires ne souhaitent pas conserver leurs actions. L'embauche de chômeurs, pour sa part, signifie une augmentation du nombre de personnes percevant un salaire dans les entreprises. Où se trouve le lien entre ces deux mécanismes qui permettra de comprendre la réaction des milieux financiers ? Certainement dans des considérations financières.

Partant de cette hypothèse, essayons de voir où se trouve l'intérêt financier d'un actionnaire conservant ses actions au lieu de les vendre (ce qui permettra d'expliquer le scénario inverse), sachant que l'intérêt financier du salarié embauché est évident : il va toucher un salaire. Un actionnaire qui conserve ses actions ne le fait pas dans l'espoir d'être régulièrement rémunéré avant d'être remboursé de son apport initial. Détenir une action comporte un risque, contrairement au fait de posséder des obligations classiques. L'intérêt financier de l'actionnaire consiste à recevoir un dividende, c'est-à-dire la partie des bénéfices de la société qu'elle distribue à ses actionnaires. S'il n'a pas (ou s'il a moins) de perspectives de percevoir un dividende, l'actionnaire peut choisir de vendre ses actions pour essayer de récupérer sa mise (voire plus).

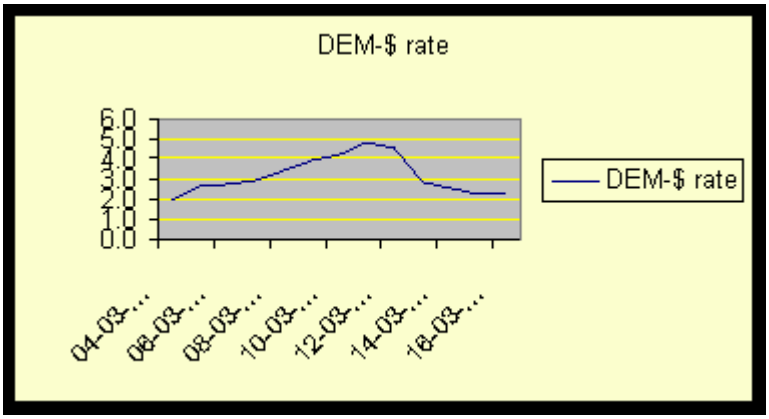
Les dividendes et les bénéfices figurent au bilan d'une société. Essayons de voir si la comptabilité ne nous mène pas plus loin sur notre piste. Les bénéfices, pour simplifier, c'est ce qui reste du chiffre d'affaires de la société une fois que l'on a déduit toutes ses charges. Charges ? Ce mot évoque immédiatement l'idée de charges de personnel, de charges salariales, de coût du travail, thèmes omniprésents dans la presse économique de ces dernières années. Nous tenons sans doute la solution. L'embauche de salariés est synonyme d'augmentation des charges salariales, ce qui est interprété par les milieux boursiers, dans leur logique, comme une ponction sur les bénéfices des sociétés, donc sur leurs éventuels dividendes. D'où leur réaction ! Peut-on vérifier cette hypothèse ? Oui, à travers la même réaction de Wall Street au phénomène inverse, dans des conditions économiques inverses. Depuis un certain temps, l'activité économique aux Etats-Unis se ralentit et l'on a vu Wall Street baisser cette fois à l'annonce d'une détérioration de l'emploi. Mais n'est-ce pas la preuve que l'hypothèse de départ était fausse ? Au contraire, c'est sa confirmation, car sur les trois propositions en présence dans les deux cas de figure (forte croissance économique + baisse du chômage + baisse de la Bourse dans le premier cas et ralentissement économique + hausse du chômage + baisse de la Bourse dans le second) deux phénomènes se sont inversés. La hausse du chômage indique une détérioration encore plus forte de la situation économique, donc une dégradation des bénéfices des entreprises, donc des perspectives de dividendes. Le mécanisme fonctionne bien dans les deux sens.

En l'occurrence nous avons cherché des pistes pour trouver des indices, formulé des hypothèses et vérifié ces hypothèses. Mais c'est de cette façon que l'on procède à tout moment de la traduction, y compris dans la recherche de solutions terminologiques. Je reprendrai ici un exemple que j'ai vécu à la Banque de France, lors de la traduction d'un texte du Financial Times, évoquant le beau coup que la Bundesbank avait réalisé dans les années 1980 pour contrer des mouvements spéculatifs risquant de se traduire par une hausse du mark préjudiciable à l'économie allemande. En l'occurrence, la tactique suivie par les autorités monétaires allemandes était qualifiée de "leaning on the wind".

L'expression inverse, "leaning against the wind", toujours associée aux interventions des banques centrales, est plus connue. Face à une telle expression, nous pouvons certes établir de façon consciente, par une approche contrastive de la traduction, une relation entre "to lean against the wind", expression britannique de marins de haute mer, et "naviguer à contre-courant", expression française de bateliers d'un pays de grande tradition de navigation fluviale. Mais, il ne s'agit que d'une hypothèse d'ordre stylistique. En aucun cas, nous ne pouvons conclure que cette équivalence en langue est pertinente pour notre contexte si nous n'avons pas analysé, par un travail sur la logique du

texte et la mise en oeuvre de connaissances thématiques, de façon à étayer notre hypothèse, le processus d'intervention de la banque centrale sur le marché des changes qui crée une offre "artificielle" de monnaie nationale pour compenser l'excédent de la demande de monnaie étrangère et s'oppose donc à la tendance du marché pour rétablir ainsi un prix (un cours de change) plus favorable de la monnaie nationale.

Reste notre expression "leaning on the wind". Nous pouvons, toujours par le même raisonnement contrastif et en nous référant à l'expression inverse, traduire par "aller dans le sens du courant". Mais sommes-nous certains que c'est techniquement juste ? Il faut donc le vérifier. Or, l'article du Financial Times, comportait un graphique simplifié indiquant la courbe d'évolution du deutsche mark.




Que dit ce graphique ? Il fait voir par la première flèche l'ascension du mark déclenchée par le mouvement spéculatif. La première petite flèche descendante correspond à une phase classique d'un mouvement spéculatif, à savoir la "prise de bénéfices". Si un investisseur a vendu 100 000 dollars pour acheter des marks en phase de hausse spéculative de la monnaie allemande et que la valeur du mark vis-à-vis du dollar a progressé en quelques jours de 2%, notre investisseur (comme la plupart des autres spéculateurs) peut se dire : "si la hausse s'arrête, voire s'inverse, j'ai intérêt à revendre mes marks et empocher mes 2% de bénéfices, auquel cas, je récupérerai 102 000 dollars ; et si la hausse continue (ce qui correspondrait à la flèche ascendante en pointillés), j'aurai déjà gagné 2% et je pourrai retenter ma chance en rachetant pour 100 000 dollars de marks." La pointe de cette flèche descendante indique en fait le moment qu'a choisi la Bundesbank pour intervenir, c'est-à-dire vendre des dollars et créer une offre artificielle de billets verts. Au lieu d'aller à contre-courant, la Bundesbank a donc attendu le moment des prises de bénéfices et s'est contentée de l'amplifier (deuxième flèche descendante plus épaisse), ce qui a fait douter les spéculateurs des chances d'une reprise de la hausse. La spéculation s'est donc calmée et le cours du mark contre dollar a retrouvé un niveau acceptable pour la Bundesbank.

La traduction de "leaning on the wind" par "aller dans le sens du courant" est donc acceptable. Certes, dans le titre de l'article "Bundesbank leaning on the wind", il peut cependant être préférable de trouver une expression plus technique ou plus explicite, de type "La Bundesbank trompe la spéculation". L'essentiel en l'occurrence réside dans la démarche, le travail contrastif n'est ici valable et utile (avoir conscience que les expressions de marins de haute mer risquent d'être comprises de manière moins immédiate par un lecteur français qu'une expression de batelier) que parce qu'il est mis au service d'un travail sur la logique du texte, sur le mécanisme de l'intervention de la banque centrale en l'occurrence.

### 3. L'enquête du traducteur

Lorsque l'on est confronté à un problème de compréhension d'un texte en langue étrangère, on ne procède donc pas par phases organisées linéairement, mais par une recherche d'indices à travers ses connaissances linguistiques et thématiques acquises, l'analyse du contexte, la recherche de compléments d'information chez des collègues, dans la documentation et les outils terminologiques et phraséologiques.

C'est cette collecte d'indices qui va permettre de formuler des hypothèses sur la compréhension du

passage délicat. Après quoi, le traducteur va vérifier ses hypothèses de nouveau à l'aide de ces mêmes outils, voire d'autres qui seront apparus utiles lors de la recherche des premiers indices et la formulation des premières hypothèses. Et c'est ainsi que, de proche en proche, dans une démarche hypertextuelle, le traducteur parvient à une compréhension cohérente du texte qui lui permet de valider ses ultimes hypothèses. C'est à partir de ce moment que la bascule vers la réexpression est possible et cette réexpression va procéder de la même démarche (recherche d'indices permettant d'orienter les choix d'expression, formulation d'hypothèses, validation des hypothèses par les outils en langue cible, etc.). Il s'agit en effet de parvenir à l'issue de cette réexpression à un tout aussi cohérent et percutant que le discours original. Mais en plus, il faut qu'il soit ce discours cohérent en langue cible soit lui-même cohérent avec le discours cohérent en langue source. D'où un travail de relecture-comparaison à la fois logique et linguistique entre les deux textes et, en cas de non-cohérence, reprise du travail de recherche d'indices, de formulation d'hypothèses, de vérification des hypothèses jusqu'à la cohérence.

C'est en cela que je qualifie la traduction de travail d'enquête. Et qu'est-ce que la révision, sinon une reprise de l'enquête pour la faire aboutir et non pas une correction. L'optique de l'enquête présente un énorme avantage sur toutes les théories que nous avons évoquées. Elle permet de sortir de l'enfermement de l'étude de la traduction en soi et pour soi pour s'ouvrir à une démarche épistémologique. En effet, la traduction redevient ainsi une activité intellectuelle classique et non pas un métier bizarre qui consiste à transposer des mots ou un métier de gens doués en langues. Pour le prouver, je vous propose le récit suivant:

'Ainsi au cours d'une promenade à travers la campagne nous rencontrons un fossé qui nous barre la route. Pouvons-nous le franchir d'un saut ? Nous l'examinons. Il est trop large, et l'autre rive est glissante. Ne serait-il pas plus étroit ailleurs ? Nous examinons le fossé à droite et à gauche pour nous en assurer. Nous ne trouvons pas d'endroit plus étroit. Il faut chercher une autre solution. Nos yeux se posent sur une bûche de bois. Saurons-nous la porter et la placer en travers du fossé pour nous en servir comme d'un pont ? Nous jetons ce pont improvisé, et nous passons.'

Comme avec la traduction, nous sommes là en présence d'un processus d'enquête qu'a décrit John Dewey, dans Logic : The Theory of Inquiry

" Quand une situation comprenant une difficulté se présente, alors commence la réflexion, si celui qui la voit l'affronte et ne l'évite pas. Il observe d'abord et se souvient des observations faites antérieurement. Ce sont les éléments du problème. Surviennent alors les suggestions d'actions possibles pour résoudre la situation, Par comparaison, on juge quelle est la meilleure pour donner une solution satisfaisante. (La comparaison est auxiliaire.) On fait ensuite un retour sur les faits à la lumière de la solution possible. On observe et on reconsidère les observations pour éprouver la valeur de la solution. Si celle-ci est acceptée la réflexion cesse, sinon les nouveaux faits font naître des suggestions nouvelles qui corrigent la solution rejetée ou en proposent une nouvelle, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on trouve la solution qui remplisse toutes les conditions du problème posé par l'obscurité de la situation. Les faits (inférence) sont les hypothèses ou solutions possibles.

Et qu'il illustre d'ailleurs par ce récit, que je livre cette fois avec ses commentaires :

Ainsi au cours d'une promenade à travers la campagne nous rencontrons un fossé qui nous barre la route (difficulté). Pouvons-nous le franchir d'un saut (idée) ? Nous l'examinons (observation). Il est trop large, et l'autre rive est glissante (faits, "données "). Ne serait-il pas plus étroit ailleurs (idée) ? Nous examinons le fossé à droite et à gauche (observation) pour nous en assurer (vérification de l'idée par l'observation). Nous ne trouvons pas d'endroit plus étroit. Il faut chercher une autre solution. Nos yeux se posent sur une bûche de bois (fait). Saurons-nous la porter et la placer en travers du fossé pour nous en servir comme d'un pont (idée) ? (L'idée du pont aurait pu précéder la recherche d'une bûche ; la découverte de cette bûche aurait été la solution d'un problème surgi à l'intérieur du problème principal.) Nous jetons ce pont improvisé, et nous passons (vérification et confirmation par l'action). Si l'action n'avait pas confirmé l'idée, il aurait fallu revenir aux faits et rechercher une idée nouvelle." (D'après Dewey John, How we think, Boston, D.C Heath & Co, 1933, pp. 100-109, in : Deledalle Gérard, La philosophie peut-elle être américaine ?, Paris, Jacques Grancher, 1995, pp. 57-58. Il s'agit ici d'un condensé d'un passage (beaucoup plus long) de l'ouvrage de Dewey. C'est la raison pour laquelle nous n'avons pas repris ici le texte anglais dans son intégralité, mais cet extrait en français, tout à fait représentatif de la démarche décrite par Dewey.)

### 4. Pédagogie de l'enquête

Selon Dewey, dont on rappellera que c'est aussi le pédagogue du "learning by doing", l'enquête s'achève (provisoirement) lorsqu'elle permet à l'enquêteur de dire que tout son travail lui a permis d'aboutir à une situation logique, c'est-à-dire cohérente de bout en bout. Dès lors, toute la démarche pédagogique prend corps : elle va consister à transformer l'étudiant, dans chaque situation de traduction et quel que soit le cahier des charges en enquêteur. Sa lecture devient lecture de mise en évidence des éléments logiques et non pas de recherche des difficultés terminologiques. C'est à partir

de ces éléments que l'étudiant oriente ses recherches documentaires et terminologiques (ce qui lui permet de gagner du temps) et qu'il formule des éléments de réponse aux difficultés de traduction (hypothèses). Il ne doit négliger aucun indice et l'enseignant n'est certainement pas là pour proposer sa solution (exemplaire par définition) mais pour détecter les insuffisances de l'enquête, les incohérences des hypothèses et des solutions, l'absence d'éléments permettant de valider une hypothèse. Et c'est cette même démarche qui va s'appliquer à la lecture et à la relecture, à la compréhension et à la réexpression. Le rôle de l'enseignant est ensuite de procéder à une validation de l'enquête, c'est-à-dire à une révision telle que nous l'avons définie précédemment. Cette révision n'est pas une "correction", mais consiste à ne pas modifier ce qui va (là où l'enquête a été pleinement réalisée) et à redresser l'enquête lorsqu'elle a dérapé, en conservant tout ce qui peut être conservé de l'enquête préalable de l'étudiant.

En conclusion, on aboutit ainsi à une démarche beaucoup plus stimulante sur le plan intellectuel : il ne s'agit plus de reproduction de pratiques exemplaires, mais de reconstruction d'un ensemble cohérent pour lui substituer un autre ensemble cohérent en soi et congruant avec le premier. Cette démarche se complète idéalement par la formule de l'alternance dans laquelle l'étudiant est cette fois confronté à de véritables cahiers des charges, obligé d'assumer de véritables projets de traduction *in vivo* et non plus in vitro. Sa formation à l'université lui permet de répondre beaucoup plus sereinement aux problèmes de traduction, elle lui permet de faire valoir ses qualités propres au lieu de subir la sanction de l'enseignant et de se trouver donc beaucoup plus à l'aise vis-à-vis des clients, des éventuels auteurs, des spécialistes et des réviseurs.

Je dirai donc que si l'étudiant-traducteur est l'enquêteur, l'enseignant-réviseur doit reprendre son enquête, la mener à son terme chaque fois que nécessaire, faire sa propre enquête sur le pourquoi des choix ou des erreurs du traducteur pour lui apporter des solutions méthodologiques qui lui permettront de se montrer plus compétent lors des enquêtes ultérieures et qui lui permettront de prendre conscience aussi bien de son propre talent que de ses lacunes. Bref, l'enseignant (comme le réviseur) n'est pas un censeur, mais un Mentor, ce qui implique une relation de confiance, de partage des risques de la traduction et de valorisation des qualités propres du (futur) traducteur.

## 4. Bibliographie


Deledalle Gérard, La philosophie peut-elle être américaine ?, Paris, Jacques Grancher, 1995
Dewey John, How we think, Boston, D.C Heath & Co, 1933
M.Friedman, Capitalism and Freedom, Chicago, The University of Chicago, 1965, 202 pages.
M.Friedman, Price Theory, Chicago, Aldine Publishing Co., 1976, X-357 pages.
M.Friedman, Inflation and Unemployment, the new dimension of politics, Londres, The Institute of Economic Affairs, 1977 (2e impression), 25 pages.
M.Friedman, Capitalisme et Liberté, traduit de l'anglais par A.M.Charno, Paris, Robert Laffont, 1971, 252 pages.
D. Gouadec, Autrement dire...Pour une redefinition des stratégies de formation des traducteurs, in : Meta, vol36, n°4, décembre 1991, pp. 543-557.
M.Lederer, Synecdoque et Traduction, in: D.Séleskovitch (éd.), Traduire : les Idées et les Mots, Études de Linguistique Appliquée n°24, Paris, Didier, oct-déc 1976, pp. 13-41.
P.Robert (éd.), Dictionnaire alphabétique et analogique de la Langue française, Paris, Le Nouveau Petit Robert, juin 1996, XXXV-2551 pages.
D.Seleskovitch, L'interprète dans les Conférences internationales, Paris, Minard, coll. Lettres Modernes, 1962, 261 pages. H.B.Woolf (Ed.), Webster's New Collegiate Dictionary, Springfield (Ma.), 1980


Voir aussi : Pédagogie de la révision utile dans une formation professionnalisante (Paris 7, février 2007)